



C'est du vécu !

Rumeurs d'arrière-saison au *Raimeux*

par Daniel Moerlen, Alsace/France

Après avoir garé ma voiture sur le parking situé devant l'*Église St-Martin à Grandval*, je me suis habillé chaudement: ce matin-là, le thermomètre affichait 6°. Nous étions fin septembre. L'été déclinait. Petit à petit, il fondait. Septembre contre octobre luttait. On ne voyait rien à dix mètres. Pas question d'apercevoir le *Raimeux* ou l'*Oberdörferberg*, noyés dans la brume. Cela m'importait peu, car je savais où j'allais. J'étais confiant, convaincu que j'allais rapidement me retrouver au soleil.



Après avoir traversé *La Raus* puis la route de *Balstahl*, je suis monté en direction des *Deutes* sous un ciel sans amour. J'ai entamé ma lente progression, le regard embrumé. Puis, après avoir traversé la ligne de chemin de fer, j'ai bifurqué à droite vers les *Petits Champs de Combe*. J'ai traversé un lotissement dans la fraîcheur de l'aube. Après avoir franchi un bovi-stop, je suis monté vers les *Champs du Rossat*. Sur le *Pâturage du Droit*, l'aurore pleurait ses rayons. Un arbre dans la brume déployait sa palme. Une paisible rumeur montait de la vallée, comme du fond d'un abîme.

L'horizon tout entier s'enveloppait de traînes froides. La mer d'automne débordait comme du papier déborde l'encre. Les nuées semblaient recueillir le bruissement sourd des feuilles dans les branches agitées. Il m'a semblé percevoir un murmure discret, semblable à un soupir, un languissant regret. L'automne avait franchi le seuil de la porte. L'été s'était retiré.

La grande voile des brumes se zébra de stries. Elles étaient en sursis. L'ombre et la lumière, le clair et l'obscur, échangeaient

leurs privilèges. Le souffle de l'éphémère tissait les arbres, les détissait. Délices de l'entre-deux. Invisible connivence. Peu à peu, les contours apparurent. L'automne était en train d'accourir. Je me suis enfoncé sous les frondaisons, où bientôt allaient s'amasser les feuilles mortes. Soudain, dans la forêt pleine de mystères, le voile s'est déchiré, dévoilant les sommets environnants, le

Graitery, l'*Oberdörferberg* et le *Maljon*. La forêt s'est éclairée, embrasée par les rayons du soleil pénétrant chaque arbre avec frémissement. La lumière a chassé les ombres et les nuées. J'étais heureux de voir éclore ce moment fortuné, de voir l'astre du jour s'élever, glorieux, ouvrant sa gerbe de jets lumineux, échauffant la nature et l'inondant. J'ai réchauffé mes vieux os aux rayons du soleil. Je me suis dit que bientôt resplendiront les divines couleurs. Je serai là pour le voir.



C'est du vécu !

Sur les hauteurs, le charivari de brumes prit fin. La nuit avait replié son linge de nuit. Le décor était en place. Le spectacle pouvait commencer sous la tutelle de l'astre du jour, metteur en scène au diadème éblouissant. À mes pieds, un tapis moutonnant continuait à noyer avec volupté toute la vallée tapie. Déambulation

raide. Elle se perdait parfois pour réapparaître plus haut, longeant les barres rocheuses couvertes de mousse. Un cairn m'a confirmé que j'étais dans la bonne direction. Un peu plus haut, un panneau indiquait la direction du *Raimeux*. J'ai contourné les colosses de pierre. Après cet intermède, je me suis retrouvé sur un



photographique. Instants de silence. J'ai poursuivi mon chemin, sur un nuage. Dans le matin de bise, le soleil avait levé le store, faisant évaporer les brumes, découvrant les arbres dans leur bain sans voile. La canopée avait commencé à s'épanouir avant l'absence fatale. Tout flottait dans la riche lumière de septembre finissant. Les rayons charmants au bout des branches, avaient allumé avec leurs pinceaux, un flot de couleurs aux notes embrasées. Les feuilles s'étaient préparées pour leurs noces avec le givre.

Peu après un parking, j'ai quitté le chemin forestier pour monter à gauche sous la ramée cathédrale, suivant une vague sente qui jouait parfois à cache-cache avec les fougères et les pierres. La piste avait des allures de sentier alpin. Elle était

chemin forestier. Je l'ai suivi vers la gauche. Je suis arrivé dans la *Combe des Geais*. J'ai fait une pause à l'humble *Cabane des Moutons*, lovée contre la montagne, en catimini. Elle suffisait à mon bonheur. Il planait une odeur de cendre froide. J'en ai profité pour admirer, comme d'habitude, nullement blasé, les hautes falaises. J'ai pris le temps de l'observation. J'ai contemplé les courbes capricieuses de la montagne, ses pentes verticales aux surfaces lisses, combinées de telle sorte avec les croupes qui avaient commencé leur mue d'automne, que de leur ensemble résultait une figure éclatante aux symétries étranges, une espèce de *Colosseum* de la nature. Créneaux et corniches, brèches taillées à vif, constituaient une muraille arquée, altièrre, éclatante, qui



C'est du vécu !

faisait corps avec la forêt déferlante, trouvant un accord habillé de silence.

Puis j'ai poursuivi ma montée en direction du *Raimeux de Crémines*. Je suis parvenu à un beau point de vue qui offre une vue plongeante sur la *Combe des Geais*. C'est un endroit que je connais bien, à force, mais à chaque fois, je suis émerveillé. J'ai continué à monter jusqu'au *Pré sur Côte*. Là j'ai pris à droite en direction de la *Combe de la Hue*. Je suis descendu au *Pré de la Vacherie*. Deux chamois y batifolaient. Je me suis tapi dans les hautes herbes. N'étant pas équipé pour la chasse photo animalière, je n'ai pas pu les prendre en photo en restant à bonne distance. J'ai tenté de m'approcher d'eux sans me faire remarquer, mais ils m'ont repéré et ont pris la fuite dans les pentes escarpées de la combe. D'autres s'y

dans les prairies grasses encloses de grands sapins brise-vent. J'ai traversé le *Pâturage Dessous*. Je suis monté le regard rivé vers le sommet. L'herbe était tendre, abreuvée de lumière. Parvenu au sommet battu par un vent froid, j'ai jeté un coup d'œil en direction du nord, vers *Delémont*, la *Haute Borne* et le *Val Terbi* nimbé de brume. Un long muret de pierres sèches s'étirait doucement. Il y a bien longtemps déjà, un brave et humble paysan a construit ce muret, plaçant avec acharnement chaque pierre pour protéger les pâtures. Le bel ouvrage est un défi au temps, remplissant son rôle, faisant fi du temps, offrant au regard la beauté de l'instant.

Puis j'ai posé mon sac à terre et je me suis assis sur les rochers à l'abri du vent, sous un grand arbre. J'y ai fait relâche. J'en ai



seraient sûrement mieux pris que moi. Je me suis relevé à regret, un peu honteux.

Je suis remonté en direction du sommet. J'ai quitté le domaine de la forêt. Changement de décor. J'ai abandonné les pâleurs crayeuses striées d'ocre brun. J'ai pénétré

éprouvé un apaisement. J'ai admiré, une fois de plus, le magnifique panorama par-delà la houle des monts du *Jura*, en direction des éminences blanches des *Alpes* qui se dissolvaient dans la brume. Comme à chaque fois, mon regard a plongé dans une inexprimable extase.



C'est du vécu !

Non, je n'étais pas encore blasé par le spectacle offert par cette mer de l'éther où les sommets savouraient la liberté de l'abîme. Ils étaient beaux dans la lumière automnale. J'ai goûté la chose comme si c'était la première fois, mais c'était une autre fois. Pourtant, c'était le même soleil, les mêmes montagnes qui laissaient apparaître des immensités de neige et de glace entre leurs masses bleutées. "Magnifique" n'était qu'un pauvre mot qui explosait à présent dans cette splendeur totale. Dans la brume, l'horizon mêlait aux ors le cristal et l'airain. "L'émerveillement enveloppe ma vie" (*Angye Gaona*, poète colombienne). Figées dans leur beauté suprême, dans leur calme éternel, je les ai regardées briller toutes ces pointes éthérées, ces dents, ces aiguilles vertigineuses, ces terres immaculées au manteau d'hermine. Immuable beauté. Fascinant mystère.

J'en ai profité pour faire ma pause de la mi-journée et pour me sustenter. Mon pique-nique s'est limité à un sandwich acheté le matin même dans une boulangerie, quelques gâteaux secs et des fruits de saison (pommes, mirabelles, quetsches) le tout arrosé d'un *Château la pompe*. Après quoi j'ai mis le cap *Sur le Golat* pour descendre par une vaste combe fleurie jusqu'à la ferme-auberge du *Raimeux de Crémines*. Je suis descendu à travers les raides pâturages, au milieu des sonnailles, torturant un peu mes genoux et mes chevilles. Un groupe de marcheurs montait. Ma descente fut alors rythmée par des "Salü" et des "Grüezi". J'ai jeté un dernier regard en direction du front alpin. Les courbes douces des monts du *Jura* pareilles aux plis d'une étoffe, les silhouettes claires et le bleu immense du ciel, composaient un tableau dont je ne me lasse pas. Tout cela se mariait merveilleusement. L'effet était garanti. Tous ces géants avaient l'air d'une armée en marche, d'une cohorte de guerriers. Il me fut difficile de détacher mon regard de

cette féerie. Il m'a soudain semblé qu'un souffle divin passait. Le *Raimeux* est un superbe belvédère, pour peu que les



conditions météorologiques soient favorables, lorsque surgissent derrière le rideau des monts du *Jura*, au-dessus des brumes argentées, une multitude de formes blanches qui viennent se ranger sur le fond de la scène comme de fiers et nobles cavaliers aux pourpoints de neige et de glace, bien campés, à la belle prestance. Vibrant et harmonieux message délivré au promeneur par cet écho de chants lointains, tel un appel émergeant de la brume, comme une promesse.

Parvenu au bas de la pente, j'ai franchi un clédar pour prendre le chemin qui menait à la ferme-auberge du *Raimeux de Crémines* décorée de belles clarines. J'y ai retrouvé *Hans*, un solide paysan jurassien.



C'est du vécu !

Il m'a accueilli avec bienveillance. J'aime parler avec les gens qui vivent sur ces hauteurs et y travaillent. Ces personnages concentrent une part de l'identité singulière des jurassiens. Leur conviction est "vivre ici, un peu autrement qu'en bas". Ils se sont installés dans la solitude. Son chien *Gipsy* est venu me saluer. J'étais content de le retrouver car il m'avait accompagné par le passé jusqu'au sommet du *Raimeux*. J'ai promis à *Hans* de revenir le voir prochainement. Je me suis renseigné sur les jours d'ouverture du restaurant.

J'ai repris ma pérégrination. Je suis descendu jusqu'à la charrière. Là, j'ai pris l'étroit sentier qui partait sur la gauche pour longer les *Rochers du Droit*. J'ai passé par le beau point de vue sur le *Grand Val*. Je suis descendu par la *Côte aux Bœufs*. Quelques marches, puis le sentier a longé les hautes falaises. Plus bas, il s'est mis à flirter avec le *Gore Virat*. La source expulsée des entrailles de la montagne, sourdait près des arbres. Elle chantait aux nymphes. Elle se précipitait dans un ravin abrupt veiné de marbre où la voltige faisait la loi, entre les parois et un chaos de roches. La cascade bruissante faisait le grand saut en se moquant des embuscades, cristallisant chaque lueur, tirant des larmes des rochers. Le sentier surplombait le torrent. Certes, j'ai connu des débits plus importants.

La descente dans cette cicatrice incisée dans le *Raimeux*, était raide. Je suis descendu avec d'infimes précautions. Par endroits, le sentier était mouillé. Je me suis concentré sur chacun de mes pas malgré mes bâtons de marche. Je n'ai plus vingt ans. Ils sont loin derrière moi. J'ai quitté le sentier pour gagner la passerelle du haut qui surplombe le torrent et sa marmite.

Les marmites se forment généralement dans des roches ayant des résistances variées à l'érosion. Lorsqu'un torrent entraîne les galets les plus durs dans des tourbillons, le mouvement de rotation creuse alors la roche et forme des cavités que l'érosion élargit progressivement en forme de marmite.

Puis j'ai repris la descente en consultant les panneaux didactiques très instructifs apposés le long du sentier. Ma descente fut agrémentée de quelques rencontres. Un couple qui montait s'était arrêté au pied d'un arbre, histoire de reprendre son souffle. Un autre s'était arrêté près d'une aire de pique-nique. Après avoir traversé la grande passerelle du bas, j'ai longé le torrent. Parvenu au bas de la pente, j'ai pu relâcher mon attention. J'ai débouché sur *Le Crât*, au-dessus de *Corcelles*. Le torrent courait maintenant vers la vallée pour y rejoindre *Le Gaibiat*. Ensemble ils étaient appelés à grossir *La Raus* à *Crémines*.

J'ai pris à droite en direction de la *Place des Trois Tilleuls*. Un banc m'a offert son hospitalité. Un troupeau de vaches s'étalait dans les prés. Après avoir franchi un clédar, j'ai rejoint une charrière que j'ai suivi en direction de *Corcelles* en passant par *Les Brues*. Devant moi se déployait un beau paysage en direction du passage de *La Raus* entre le *Maljon* et l'*Oberdör-*





ferberg. J'ai regardé avec une pointe de tendresse le petit train rouge traverser le viaduc de *Corcelles*. Après avoir passé sous le pont de chemin de fer, j'ai débouché sur la route de *Corcelles*. Ce qui fut jadis un poulailler, est aujourd'hui le dépôt d'un artisan. On s'y activait. J'ai fait la connaissance de *René S. de Crémînes*. Je lui ai dit que je venais d'*Alsace*. Il m'a dit que mon accent l'indiquait. Certes. Il m'a dit qu'il avait jadis disputé un tournoi de basket dans un village voisin du mien, *Morschwiller-le-Bas* (ici on dirait *Morschwiller-Dessous*). Il en a gardé un souvenir impérissable, surtout en ce qui concerne la troisième mi-temps. L'accueil fut chaleureux m'a-t-il confié. Lorsque je lui ai fait part de mon attachement pour la région et lui ai narré mes différentes virées dans les alentours, il m'a qualifié de "baroudeur". Cela m'a fait sourire. Il est vrai qu'au fil des ans, je suis devenu un arpenteur de cette région, cheminant le long des dénivelés, des raidillons chantournés, patrouillant dans les écarts, les ravins, fouillant les replis, traquant le détail, me glissant, me faufilant, explorant les vastes panoramas. On dit qu'un marcheur authentique doit cheminer seul, libre de choisir sa voie au gré de ses envies et de sa fantaisie, à sa guise, sans autre compagnie que lui-même et la nature alentour. "Et si la chute survenait, un faux pas, un rocher glissant ? La rubrique des faits divers abonde de randonneurs esseulés, qui dévalent une pente ensoleillée, qui chavirent dans des éboulis" me rétorque-t-on parfois. Je ne suis pas bravache, quoi-qu'on puisse en penser. De retour chez moi, face à mon ordinateur, j'ai pris pour habitude de naviguer dans les ressacs, les entrelacs, les courbes de mon album photo, tentant de me remémorer pour mes lecteurs, le tracé de mes pérégrinations.

Les bâtons de marche repliés dans le sac, j'ai traversé *Crémînes*. Après avoir traversé *La Raus* et franchi la route de *Balstahl*, j'ai rejoint par une petite route, l'*Église St-Martin* à *Grandval*. J'ai allongé les foulées aussi régulières que possible. Chemin faisant, j'ai fait la connaissance de *René W.*, (encore un !) et son épouse, qui

habitent juste en face. Je leur ai fait part de mon attachement pour cette vallée. Je leur ai indiqué qu'ils pouvaient lire mes articles dans le bulletin de la *Confrérie St Hubert du Grand-Val*. Mes balades sont toujours émaillées de belles rencontres qui débouchent souvent sur de solides amitiés. Le *Grand Val* est devenu pour moi une bibliothèque, l'automne l'alphabet de la beauté sur les genoux du *Raimeux*. À bientôt donc pour la grande fête des teintes et des couleurs.

Je reviendrai pour prendre la nature sur le fait !



C'est du vécu !
